Bac philo 2026

Les trois corrigés rédigés · Métropole · Voie générale

Le lundi 15 juin 2026, la voie générale disposait de quatre heures pour traiter un sujet au choix. Le sujet officiel porte le code 26-PHGEME1. Les deux questions de dissertation et le texte de Nietzsche figurent sur la page 2 du PDF.

Ouvrir le sujet officiel 26-PHGEME1.

Les trois sujets

Sujet 1 · Avons-nous la maîtrise de nos paroles ?
Dissertation rédigée · Pages 2 à 4

Sujet 2 · Peut-on être heureux quand les autres ne le sont pas ?
Dissertation rédigée · Pages 5 à 7

Sujet 3 · Nietzsche, Humain, trop humain · La méthode scientifique
Explication de texte rédigée · Pages 8 à 10

Mon premier brouillon

Sujet choisi et formulation du problème avant de lire la correction.

Sujet 1 · Dissertation

Introduction et première partie

Avons-nous la maîtrise de nos paroles ?

Introduction

Le responsable d’un groupe peut annoncer une date de réunion. Il choisit de la présenter comme certaine ou comme provisoire. Aussitôt, les membres du groupe modifient parfois leurs projets en fonction de ce qu’ils ont compris. La même décision de parler donne ainsi à voir un pouvoir sur nos mots et une dépendance envers ce que d’autres en feront. La maîtrise peut désigner un savoir-faire, comme celui de formuler clairement un engagement. Elle peut aussi désigner un contrôle plus exigeant, qui irait jusqu’à fixer le sens et les effets de ce qu’on a dit. Le possessif nos attribue ces paroles à ceux qui les prononcent. Jusqu’où cette attribution correspond-elle à un pouvoir réel sur elles ? La parole relève d’abord d’une action volontaire. Son intelligibilité et sa portée dépendent ensuite de conditions que le locuteur partage avec d’autres. La maîtrise prend alors la forme d’une capacité à reprendre sa parole dans l’échange.

I. Parler nous donne un pouvoir d’action

Nous pouvons différer une réponse, choisir les mots d’une explication et signaler le degré de certitude d’une affirmation. Prenons un élève qui présente les résultats d’une expérience faite en classe. En distinguant ce qu’il a observé de ce qu’il en déduit, il transforme le rôle de ses phrases. Une observation est proposée comme un constat. Une interprétation demande des raisons et demeure révisable. Ce choix est une marque de maîtrise. L’élève est capable de décider ce qu’il affirme et de donner des indices à son auditoire sur la portée de chaque énoncé.

Cette prise sur les paroles s’étend aux actes qu’elles accomplissent. Dans Quand dire, c’est faire, John L. Austin analyse des énoncés qui engagent celui qui parle lorsqu’ils sont prononcés dans des circonstances appropriées. Une personne qui promet de rendre un livre jeudi fournit à son interlocuteur une raison de compter sur cette date. Elle peut ensuite être appelée à tenir son engagement. La promesse montre ce qu’une parole maîtrisée rend possible. Celui qui parle sait quel acte il accomplit et peut orienter sa conduite en fonction de cet acte.

Les circonstances contribuent déjà au pouvoir dont il dispose. La même formule, prononcée par un comédien pendant une répétition, fait entendre la promesse de son personnage. Dans la vie quotidienne, la personne qui s’engage suscite une attente en son propre nom. Pour comprendre ce que le locuteur maîtrise, il faut donc suivre l’énoncé jusque dans la situation qui lui donne sa portée.

Sujet 1 · Dissertation

Deuxième partie

II. Une parole prend sens dans un monde commun

Pour choisir un mot, encore faut-il que les autres puissent le reconnaître. Dans le Cours de linguistique générale, Saussure distingue la langue, qui relève d'une pratique sociale, et la parole, qui en est l'exercice individuel. Celui qui parle peut assembler les signes et introduire de nouvelles expressions. Leur compréhension dépend d'habitudes qu'il partage avec ses interlocuteurs. Un groupe de travail peut convenir qu'un document dit validé a été relu par chacun de ses membres. Cet usage précis résulte d'un accord. Un membre qui change seul le sens du mot risque de faire croire que le travail est terminé avant la dernière relecture.

Il faut également distinguer le sens d'une phrase et ce qu'elle laisse entendre dans une conversation. Quand une réponse comme « On verra » arrive après une invitation, elle peut marquer une hésitation réelle. Elle peut aussi faire comprendre que le refus serait délicat à formuler. L'interlocuteur interprète le ton, les réponses précédentes et les habitudes de la personne. Même si l'on connaît le sens des mots employés, la portée du propos demande donc un jugement sur la situation. Le locuteur participe à ce jugement par sa façon de parler. Les autres y participent par ce qu'ils en savent et par ce qu'ils attendent de lui.

Une fois dite, la parole peut encore être transmise. Une remarque formée pour un échange précis peut circuler sous la forme d'une courte citation. Le contexte dont elle tirait son sens devient alors plus difficile à retrouver. La possibilité d'une telle circulation montre pourquoi il faut mesurer ce que l'on formule et faire attention au public auquel on s'adresse. Elle donne aussi à la question de la maîtrise un autre sens. Que pouvons-nous faire après avoir parlé, quand la parole a déjà produit des effets ?

Ce que tu peux reprendre dans ta copie

Distingue le choix des mots, la portée de l'acte accompli et ses effets. L'exemple de la promesse permet de passer de l'un à l'autre.

Utilise Austin pour analyser les circonstances de la promesse et Saussure pour expliquer le caractère commun des signes.

Dans ta dernière partie, montre ce que permet une reformulation précise en revenant à l'exemple du début.

Sujet 1 · Dissertation

Troisième partie et conclusion

III. Maîtriser une parole, c’est aussi pouvoir en répondre

Reprenons le cas de la réunion. Si les destinataires ont compris qu’une date provisoire était confirmée, le responsable peut écrire à tous avec une précision utile. Il rappelle le statut de la date, indique le moment de la décision et reconnaît que certains ont déjà réorganisé leur emploi du temps. Reprendre sa parole consiste ici à traiter l’ambiguïté et les conséquences qu’elle a eues. Le choix initial des mots était une première forme de maîtrise. La capacité d’écouter, de préciser et d’agir sur les suites de l’échange en est une seconde.

Cette reprise aide à fixer ce dont on peut raisonnablement répondre. Une interprétation prévisible compte dans le jugement que l’on porte sur les mots choisis. Celui qui présente une estimation comme une certitude crée une confiance qu’il pouvait anticiper. Dans une situation où le propos a été fragmenté par un tiers, sa responsabilité porte sur ce qu’il a dit et sur les moyens dont il dispose pour rétablir le contexte. La maîtrise ainsi comprise suppose de distinguer sa part de celle des autres. Une explication ou une excuse peuvent contribuer à réparer un échange. Le rétablissement de la confiance se joue aussi dans ce que les interlocuteurs en font.

L’échange peut enfin améliorer la pensée elle-même. Un interlocuteur peut demander si une règle vaut pour tous ou s’il existe des exceptions. Pour lui répondre, celui qui parle est conduit à préciser le jugement qu’il croyait déjà avoir formulé. La maîtrise devient alors un savoir-faire qui progresse avec les objections. Elle consiste à faire un meilleur usage d’une langue et d’une situation communes, de façon à pouvoir justifier une affirmation ou tenir un engagement.

Conclusion

Nous avons une maîtrise réelle du choix des mots et de l’acte que nous cherchons à accomplir en parlant. Ce pouvoir s’exerce à l’intérieur d’une langue commune et dans des échanges où les destinataires interprètent, répondent et transmettent. Il devient plus solide quand nous savons préciser nos engagements, faire place à une objection et reconnaître les effets prévisibles de ce que nous avons dit. Maîtriser ses paroles revient ainsi à exercer un pouvoir sur elles avant et après leur énonciation.

Mon argument ou mon observation

Choisis une affirmation de la copie et écris un exemple qui la met à l’épreuve.

Sujet 2 · Dissertation

Introduction et première partie

Peut-on être heureux quand les autres ne le sont pas ?

Introduction

Deux amis terminent leurs études. L'un obtient à la fois un emploi qui lui plaît et l'occasion de vivre dans la région qu'il a choisie. L'autre traverse une période de difficultés et d'incertitude. Le premier peut se réjouir de l'avenir qui s'ouvre à lui, tandis que l'inquiétude pour son ami modifie la manière dont il profite de cette réussite. Cette situation donne au sujet deux dimensions. Le bonheur se juge à l'échelle d'une existence, même s'il se manifeste dans des joies précises. Les autres désignent des personnes plus ou moins proches dont la situation peut entrer, à des degrés divers, dans le jugement que nous portons sur notre vie. La question de la possibilité conduit aussi à examiner ce qu'engage moralement notre manière d'être heureux. Quelle indépendance un bonheur personnel peut-il avoir à l'égard du malheur d'autrui ? Il faut d'abord reconnaître la réalité de cette indépendance, puis en préciser les limites avant d'examiner comment une vie heureuse peut faire place aux autres.

I. Une personne peut trouver en elle des raisons de vivre heureusement

Le fait que deux personnes vivent à la même époque ou dans le même lieu rend leurs expériences contemporaines. Chacune juge pourtant son existence à partir d'activités, de souvenirs et d'attentes qui lui sont propres. Une personne peut être durablement satisfaite de ce qu'elle apprend, de son travail et de la manière dont elle s'occupe de ses proches, alors que d'autres rencontrent des échecs. L'exemple vaut pour le bonheur si la satisfaction se prolonge et organise plusieurs aspects de la vie. Une joie isolée montrerait seulement que chacun peut éprouver un certain plaisir dans une situation collective difficile.

Le premier chapitre du Manuel d'Épictète invite à distinguer les actes de jugement et de volonté sur lesquels nous pouvons prendre appui des événements extérieurs que nous maîtrisons moins directement. Appliquée au sujet, cette distinction permet de comprendre qu'une personne peut attacher sa satisfaction à la manière dont elle agit. Elle peut agir avec constance envers un ami en difficulté alors que les circonstances qui affectent cet ami échappent en partie à son pouvoir. La différence entre leurs situations peut donc subsister en même temps que la relation.

À l'échelle de l'humanité, exiger le bonheur simultané de tous ferait dépendre le jugement que chacun porte sur sa vie d'un état collectif qu'il serait difficile de déterminer et de produire. À l'échelle de l'amitié, l'expérience est plus exigeante. La personne qui se réjouit en étant inquiète pour un ami découvre que le malheur d'autrui peut toucher jusqu'au contenu de ses propres joies. Cette différence d'échelle invite à préciser ce que les autres apportent à une vie heureuse.

Sujet 2 · Dissertation

Deuxième partie

II. Une vie heureuse tient aussi aux activités et aux biens que nous partageons

Dans le livre IX de l'Éthique à Nicomaque, Aristote examine le besoin d'amis de l'homme heureux. L'amitié donne l'occasion de faire du bien, de vivre ensemble et de trouver dans des activités communes l'exercice de qualités que l'on aimerait développer. L'ami fait donc partie de ce qui permet à une vie de bien se déployer. Par exemple, une personne qui se forme avec un ami découvre le plaisir de progresser grâce à un travail partagé. Si cet ami doit abandonner dans des conditions difficiles, la réussite personnelle peut continuer. Une activité qui contribuait au bonheur de tous deux est cependant touchée.

La dépendance vaut aussi pour des personnes que nous connaissons moins. L'accès à un travail digne, à des lieux ouverts ou à des services fiables établit des conditions dans lesquelles chacun peut faire des projets. Une même difficulté peut affecter certains plus fortement et, par la suite, fragiliser la coopération qui rendait la vie de tous plus stable. Ainsi, un quartier peut être le lieu d'une vie agréable pour certains habitants tout en faisant peser sur d'autres de fortes difficultés de logement. Cette différence peut susciter des départs, désagréger des relations et affecter des activités auxquelles chacun était attaché. Le bonheur a donc un rapport à la situation des autres aussi par les conditions qui le rendent possible.

Cette dépendance a des degrés. Le sort d'un inconnu et celui d'une personne avec laquelle nous construisons un projet commun peuvent tous deux nous concerner, selon des modalités différentes. Reconnaître cette pluralité permet de prendre au sérieux le malheur d'autrui tout en rendant compte d'une satisfaction personnelle qui subsiste. Il reste à déterminer ce que cette coexistence demande à celui qui la constate.

Ce que tu peux reprendre dans ta copie

Annonce la différence entre une joie ponctuelle et une vie jugée heureuse, puis utilise-la concrètement dans ton exemple.

Fais varier le périmètre des autres. L'amitié, la vie collective et le rapport à des inconnus n'impliquent pas le même type de dépendance.

Le jugement moral intervient après la question de possibilité. Examine si le malheur des autres coïncide avec l'avantage ou y contribue.

Sujet 2 · Dissertation

Troisième partie et conclusion

III. La possibilité d’être heureux s’accompagne d’une responsabilité envers autrui

La situation est différente selon que le malheur des autres coïncide avec ma réussite ou qu’il en constitue une condition. L’ami qui obtient un emploi peut se réjouir d’un projet possible alors que l’autre vit une épreuve indépendante de cette réussite. Une personne qui tire avantage d’une organisation excluant durablement les autres doit examiner la manière dont elle bénéficie de cette exclusion. La possibilité d’éprouver une satisfaction demeure dans les deux situations. Le jugement sur la façon de vivre, et sur ce que l’on doit à autrui, demande de déterminer comment les situations sont liées.

L’objection consiste à dire que nous sommes incapables de porter le malheur de chacun. Si toute satisfaction devait attendre sa disparition, la joie deviendrait une exigence impossible à tenir. Il est toutefois possible de reconnaître les limites de notre action et d’agir là où une aide ou un changement collectif sont accessibles. L’ami peut continuer à construire ses projets et consacrer du temps à celui qui traverse l’épreuve. Un groupe peut revoir des règles qui rendaient la participation de certains inutilement difficile. Dans ces deux cas, le bonheur que l’on éprouve peut devenir compatible avec l’attention à ce qui affecte les autres.

On comprend alors en quel sens la vie heureuse peut inclure une inquiétude ou une peine. La valeur d’une relation se mesure aussi à la manière dont on traverse les moments difficiles. L’entraide rend alors possible la poursuite d’activités que l’on juge précieuses. Une existence peut rester heureuse tout en portant cette part d’inquiétude. Elle se transforme lorsque nous reconnaissons ce que les autres rendent possible dans notre propre vie.

Conclusion

Nous pouvons être heureux alors que d’autres ne le sont pas, puisque chacun peut trouver des raisons de vivre qui lui sont propres. La qualité de ce bonheur dépend néanmoins des relations, des activités et des conditions communes qui rendent sa durée possible. Il faut en outre examiner la part que nous prenons à la situation des autres. Le malheur d’autrui peut donc coexister avec un bonheur personnel et engager la manière dont nous décidons de le vivre.

Mon argument ou mon observation

Choisis une affirmation de la copie et écris un exemple qui la met à l’épreuve.

Sujet 3 · Explication de texte

Introduction et première partie

Nietzsche, Humain, trop humain · La méthode scientifique

Ouvrir le texte de Nietzsche dans le sujet officiel.

Introduction

Dans cet extrait de Humain, trop humain, publié en 1878, Friedrich Nietzsche se demande ce que l'on acquiert en apprenant une science. Des résultats peuvent être enseignés et mémorisés. Il faut encore savoir comment ils ont été établis, comment on pourrait les contrôler et ce qui permettrait de les réviser. Le problème apparaît lorsque des personnes cultivées disposent de connaissances et suivent pourtant, dans une discussion, une idée qui les séduit avant de l'avoir examinée. Nietzsche défend la thèse que l'esprit scientifique repose sur la compréhension de la méthode et sur la prudence qu'un exercice prolongé rend possible. Le passage commence par hiérarchiser les acquis de la recherche. Il étudie ensuite l'écart entre l'instruction et l'exercice du jugement. Enfin, il décrit comment une hypothèse devient conviction et montre pourquoi la formation à une science importe au-delà de son domaine.

I. La méthode donne aux résultats la possibilité d'être contrôlés

La première phrase nomme les méthodes parmi les conquêtes de la recherche. Ce choix a une conséquence importante. Les procédures qui servent à établir un résultat sont elles-mêmes élaborées et apprises. Leur mise au point accroît les capacités des personnes qui enquêtent. Nietzsche rapproche ensuite la valeur des méthodes de celle de tout autre résultat, en suggérant que la première est au moins aussi grande. Le lecteur est ainsi invité à considérer les conditions grâce auxquelles un résultat peut conserver sa valeur dans le temps.

La phrase fait comprendre que l'esprit scientifique repose sur la compréhension de la méthode. Il s'agit de savoir ce qui permet de passer d'une observation à une conclusion et d'apprécier la portée de ce passage. Celui qui connaît un résultat peut être capable de l'énoncer. Celui qui sait comment il a été obtenu peut en examiner la solidité, le confronter à de nouveaux faits et reprendre le raisonnement. On peut l'illustrer avec un résultat expérimental. L'intérêt du chiffre publié dépend aussi de ce que l'on sait de la mesure, des conditions dans lesquelles elle a été faite et de la façon dont on pourrait la vérifier.

Nietzsche demande ensuite d'imaginer la perte des méthodes. Il accorde, pour construire son argument, que l'ensemble des résultats puisse subsister. Ces acquis seuls seraient insuffisants pour empêcher le retour de croyances superstitieuses. On comprend pourquoi en suivant le raisonnement. Si deux affirmations incompatibles circulent et que l'on a perdu le moyen de les éprouver, la plus attrayante peut l'emporter sur la mieux fondée. La fonction de la méthode se révèle alors par ce qui arriverait après sa disparition. Elle fait durer une manière d'examiner les affirmations, même lorsqu'une croyance nouvelle se présente avec force.

Sujet 3 · Explication de texte

Deuxième partie

II. L’instruction laisse ouverte la manière dont on exerce son jugement

Nietzsche change d’échelle. L’hypothèse sur la disparition des méthodes laissait apercevoir un danger pour la vie collective. La conversation des personnes cultivées permet d’observer un écart semblable dans la conduite individuelle. La tournure concessive leur accorde la possibilité d’apprendre de nombreux résultats. L’épreuve intervient quand ces mêmes personnes discutent d’un problème et proposent leurs propres hypothèses. À ce moment, elles doivent décider de ce qui constitue une explication acceptable. Ce jugement rend visible une compétence distincte de la quantité de connaissances dont elles disposent.

La « défiance instinctive » attendue de l’homme de science porte sur les écarts possibles de la pensée. Il peut s’agir, par exemple, de tirer une conclusion générale d’un cas unique ou de faire dire à une observation plus qu’elle n’autorise. Avoir cette défiance suppose de surveiller le chemin du raisonnement, y compris quand la conclusion nous paraît plausible. L’adjectif instinctive devient plus précis avec la mention d’un long exercice. Nietzsche décrit une vigilance acquise par l’entraînement et devenue assez familière pour se manifester spontanément.

Le mouvement précise ainsi la différence entre deux formes d’apprentissage. Une personne peut transmettre une information qu’elle a retenue. Lorsqu’une question nouvelle surgit, la pratique d’une méthode lui permet de déterminer ce qui manque encore pour se prononcer. Le texte va ensuite faire voir le mouvement inverse. Une hypothèse apparaît, puis sa facilité à satisfaire celui qui l’a trouvée accélère le passage à la certitude.

Ce que tu peux reprendre dans ta copie

Commente l’hypothèse de la disparition des méthodes. Elle permet de comprendre le rôle que Nietzsche leur attribue.

Explique le rapport entre le long exercice et le caractère spontané de la défiance. Ce lien éclaire la fin du passage.

Suis l’ordre de l’argument. Méthodes et résultats, formation du jugement, puis conséquences du passage trop rapide à la certitude.

Sujet 3 · Explication de texte

Troisième partie et conclusion

III. De l’hypothèse au fanatisme, l’urgence d’apprendre la prudence

Nietzsche décrit une succession rapide. Une chose demeure inexpliquée. Une idée se présente et semble résoudre la difficulté. L’enthousiasme naît avant l’examen des raisons capables de l’établir. L’ordre des étapes compte pour comprendre le reproche. Une hypothèse mise à l’épreuve peut faire avancer l’enquête. Ici, son pouvoir de séduction produit un sentiment d’achèvement. Le terme quelconque souligne combien la première explication venue peut remplir cette fonction. Elle est accueillie parce qu’elle paraît répondre, au moment où la demande d’une réponse est forte.

Le vocabulaire du fanatisme caractérise l’attachement qui suit. Une opinion prise à cœur devient l’objet d’une fidélité qui rend sa révision plus difficile. On peut alors défendre l’idée avec d’autant plus d’énergie qu’on s’y reconnaît. L’extension à la politique indique le prix de cette précipitation. Une explication séduisante d’un problème collectif peut orienter une discussion et, par la suite, des décisions. Le texte invite à voir que la prudence doit intervenir dans la manière de former son jugement, avant même qu’une conviction appelle une action.

Le lien « C’est pourquoi » tire de ce danger une conséquence pratique. Nietzsche recommande de connaître au moins une science « à fond ». Cette dernière formule met l’accent sur l’expérience suivie d’une enquête rigoureuse. Dans une discipline, on peut apprendre à formuler une hypothèse, à vérifier ce qu’elle autorise et à corriger un raisonnement. Cette expérience rend compréhensible la prudence dont on aura besoin dans d’autres conversations. Elle permet de rapporter la confiance que l’on accorde à une idée au travail qui a effectivement été accompli pour l’établir.

Conclusion

Nietzsche part de la valeur des méthodes et montre qu’elles protègent le jugement contre le retour à une adhésion précipitée. La différence entre les résultats appris et l’esprit scientifique fait comprendre pourquoi une personne instruite peut s’attacher à la première explication qui la satisfait. La formation approfondie à une science a alors une portée pratique. Elle fait éprouver l’exigence d’un examen et apprend à proportionner une conviction aux raisons dont on dispose.

Mon argument ou mon observation

Relève un mot du texte et explique son rôle dans le raisonnement.